

LE
PETIT PIERRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. D'ENNERY ET DECOURCELLE;

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
théâtre des Variétés, le 6 octobre 1849.*



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et le soir au Théâtre Royal.

—
1849

PERSONNAGES.**ACTEURS.****PIERRE VALIN**, matelot.**MM. CHARLES PÉREY.****CLODOMIR BENOIT**, forgeron.**DANTERNY.****JEAN GOUJU**, jeune paysan.**KOPP.****MARGUERITE.****M^{mes} TRUILLIER.****TIENNETTE.****POTEL.**

La scène se passe dans un village de Bretagne, au bord de la mer.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. ROUBIÈRE, copiste de musique et directeur de l'AGENCE-THÉÂTRALE, rue Fossé-aux-Loups, 9, à Bruxelles.

LE PETIT PIERRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Intérieur simple et rustique. — Porte au fond. — Portes à droite et à gauche. — A droite, une table ; au fond, une commode et une armoire ; à gauche, une cheminée avec du feu. Une petite glace pendue au mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOUJU, TIENNETTE.

GOUJU, *entrant par la gauche, une grande cosse de haricots à la main.*

Je vais connaître mon destin!... je vais savoir si Tiennette m'aime véritablement... (*Il s'assied à gauche.*)

TIENNETTE, *entrant par le fond.*

Et comment saurez-vous ça, M. Gouju?

GOUJU.

Comment?... (*Montrant la cosse de haricots.*) Avec ceci...

TIENNETTE.

Mais c'est une cosse de haricots!

GOUJU.

Juste!... Je vais interroger les haricots... un n'haricot : elle m'aime — deux z'haricots : un peu — trois z'haricots : beaucoup...

TIENNETTE.

Mais c'est une marguerite qu'on interroge comme ça.

GOUJU.

Oui ; mais n'y ayant pas de marguerites, je consulte ce jeune légume... pourquoi qu'il ne me répondrait pas?... Le haricot est tout aussi causeur que la marguerite.

TIENNETTE.

Vous êtes un bêtat!...

GOUJU, *égrenant les haricots sans l'écouter.*

Un n'haricot : elle m'aime!... deux z'haricots...

TIENNETTE, *les jetant par terre.*

Voyons... en finirez-vous?... Mais je vous l'ai dit vingt fois que j'avais la sottise de vous aimer.

GOUJU.

C'est vrai... mais vous m'avez dit vingt fois aussi que vous ne pouviez pas me souffrir... ce qui fait...

TIENNETTE.

Ce qui fait que vous feriez mieux d'aller tout bonnement parler à mon oncle.

GOUJU.

Votre oncle!... mais v'là déjà cinq fois que je lui parle à votre oncle... La première fois il m'a dit : Je verrai, mon bonhomme... la seconde fois : Nous avons le temps, mon bonhomme... la troisième : tu m'emb... nuies, mon bonhomme... la quatrième : Si tu me re-parles de ça, je te casserai la figure, mon bonhomme... et la cinquième...

TIENNETTE.

La cinquième?...

GOUJU.

Il m'a flanqué son pied... beaucoup plus bas... mais très-fort... son bonhomme.

TIENNETTE.

Pauvre Gouju !

BENOIT, *dans la coulisse.*

AIR *des trois marteaux.*

Tôt, tôt, tôt,

De mon marteau

Le bruit plait à la justice...

TIENNETTE *et* GOUJU, *ensemble.*

C'est lui !

GOUJU.

N'ayons pas l'air de rien...

Il s'éloigne de Tiennette et se met à faire tourner la clef dans la serrure de la porte de droite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BENOIT, *en tenue de forgeron ; les bras nus, des muscles superbes. Entrée au fond.**

BENOIT.

Ah ! c'est toi, Tiennette?... Où est mamzelle Marguerite?

TIENNETTE.

J'sais pas, mon oncle... je l'attendais en causant avec...

BENOIT, *apercevant Gouju.*

Avec Gouju?... Mais il veut donc encore que je lui casse...

GOUJU, *portant les mains à ses reins.*

Oh ! non !

BENOIT.

Qu'est-ce que tu faisais là ?

GOUJU.

J'étais en train de démêler la serrure de mamzelle Marguerite.

BENOIT.

Tu ferais bien mieux de démêler sa pensée à mon endroit.

GOUJU.

Comment, patron, vous en tenez donc toujours ?

BENOIT.

Toujours.

GOUJU.

Eh bien ! alors, patron, pourquoi qu'vous voulez pas que j'en tienne aussi pour Tiennette ?

* T. B. G.

BENOIT.

J'ai mes raisons.

GOUJU.

Pardon, excuse... mais je voulais dire que Marguerite est ma cousine... et que si vous vouliez me promettre...

BENOIT.

Tu m'ouvres une ouverture...

GOUJU.

Vous voyez bien, patron...

BENOIT.

Qu'est-ce que tu lui diras, à ta cousine ?

GOUJU.

Dame... je lui dirai...

BENOIT.

Non... ne lui dis pas ça... Dis-lui que Pierre Valin n'était qu'un petit rageur, un querelleur, un casse-tout... et qu'elle l'a regretté suffisamment... Elle t'objectera qu'il avait des droits ; qu'elle avait promis...

GOUJU.

C'est vrai, dà.

BENOIT.

Objecte-lui à ton tour que : primo d'abord il est mort depuis un an... et que j'ai une très-bonne santé... Et si tu peux la décider à mon égard...

GOUJU.

Oh !

BENOIT.

Je ne promets rien !... mais je ne dis pas le contraire.

GOUJU.

Oh ! oh !... j'ai envie de vous embr...

BENOIT, *le repoussant.*

A bas les pattes !...

GOUJU.

J'vas embrasser Tiennette.

BENOIT.

Essaie voir...

GOUJU, à part.

J'aurais pourtant bien voulu embrasser quelque chose... Ah!... *(Il baise la main en faisant la grimace.)*
Faible compensation!

BENOIT.

Oh! la voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, de la coulisse, chantant.

Un bouquet d'pimprenelle,

Lon lan là,

Il est pour la plus belle...

(À Gouju et à Tiennette.) Bonjour, mes enfans!

GOUJU et TIENNETTE, d'une voix triste.

Bonjour, Marguerite!

MARGUERITE.*

Comme vous me dites cela... Est-ce que vous avez du chagrin?... *(Gouju et Tiennette baissent la tête sans répondre.)* Vous ne répondez pas!... Voyons, mon petit Gouju, ne suis-je pas ta cousine?... Ne suis-je pas ton amie, Tiennette?

GOUJU et TIENNETTE, soupirant.

Ah!

MARGUERITE.

Ah! je comprends... vous êtes tous deux malades d'une maladie dont Jean peut seul te guérir, Tiennette... dont Tiennette est le seul médecin, pas vrai, Gou-

* T. M. G. B., au fond.

ju?... (*Tous deux baissent la tête affirmativement.*) Eh !
ben, mes enfans, il y a un moyen bien simple, c'est de
vous marier.

GOUJU.

Je ne demande pas mieux.

TIENNETTE.

Ni moi.

MARGUERITE.

Eh bien ! alors?...

GOUJU.

Ah ! voilà.

TIENNETTE.

Voilà!...

MARGUERITE, *riant.*

Voilà... quoi?...

GOUJU.

C'est qu'il faudrait le consentement de...

TIENNETTE.

De mon oncle.

MARGUERITE.

Eh bien?

TIENNETTE.

Et il refuse!

MARGUERITE.

Pourquoi ça?

GOUJU.

Il dit comme ça que ça n'est pas décent que sa nièce
soie une femme... avant qu'il soit un homme... et que
si vous vouliez...

MARGUERITE.

Mais Benoît sait bien la raison qui m'a empêchée...

GOUJU, *sur un geste de Benoît.*

Oui, oui, oui! Pierre Valin! un rageur, un casse-
tout, un butor... un marin, enfin!

MARGUERITE.

C'est mal, mon ami, de parler ainsi de Pierre Valin.

BENOIT, *se montrant.**

Pourtant, mamzelle Marguerite...

MARGUERITE.

Tiens, vous étiez là ?

BENOIT.

Oui, j'y étais un peu... et je voulais vous rappeler que vous m'avez dit souvent que le souvenir seul de Valin vous faisait peur.

MARGUERITE.

C'est vrai.

GOUJU.

Eh ben ! un mari qui vous fait peur... ça ne prouve déjà pas tant qu'on l'adore.

MARGUERITE.

J'en conviens... Quand je songe à Pierre, à ce qu'il était dans sa jeunesse... à sa violence, à ses emportemens, aux querelles qu'il se faisait partout... quand je pense que tout ça, au dire de ceux qui sont revenus de l'armée, n'a fait que croître et...

GOUJU.

Et enlaidir...

MARGUERITE.

Je me dis que j'aurais été bien malheureuse en ménage... car j'ai une tête aussi, moi... je suis quelquefois un peu colère... mais quand je pense à Pierre, je me souviens de son courage, de son dévouement... de ce qu'il a fait pour ma mère, il y a sept ans. — La récolte avait manqué... l'hiver était froid... le travail et le pain étaient rares... ma mère était malade ; elle devait de l'argent, beaucoup d'argent... on allait nous chasser de cette chaumière ; et déjà les huissiers avaient mis la main sur ces pauvres meubles, quand un homme parait

* T. M. B. G.

à cette porte, la sueur au front, le sac sur le dos, agitant dans ses mains tremblantes trois billets de cinq cents francs... Cet homme, c'était Pierre... c'était Pierre Valin... Pierre qui s'était fait soldat... qui s'était vendu pour nous sauver! « Marguerite, me dit-il, je t'aime... et je ne veux pas que ta mère ait froid dans l'hiver... je ne veux pas qu'elle ait faim... je ne veux pas que tu demandes l'aumône aux passans... voilà quinze cents francs... c'est tout ce que j'ai... c'est tout ce que je vauz... Dans six ans, si je ne suis pas mort, si tu n'es pas mariée, et qu'un troupier ne te fasse pas peur, nous en recauserons... » Là-dessus il m'a embrassée en pleurant... et il est parti en me disant : « Souviens-toi, et attends-moi!... »

AIR : *Petit enfant* (Quidant).

Quand il quittait pour nous le toit d'un père,
 Quand il vendait pour nous sa liberté,
 Pouvais-je, hélas ! repousser sa prière
 Par un refus que mon cœur eût dicté?...
 Non .. je devais lui payer son absence
 Par le serment d'attendre son retour.
 C'était pour moi de la reconnaissance ;
 C'était pour lui l'aveu de son amour !

GOUJU, *d'une voix émue.*

Il est certain que c'est un procédé délicat.

GENOIT.

Bah ! tout le monde en aurait fait autant...

GOUJU.

Non... pas tout le monde... Mais enfin, c't'homme, il est mort... il est mort depuis l'année dernière.

MARGUERITE.

En avons-nous la preuve?

GOUJU. *

Mais, cousine, vous savez bien que la feuille a dit que tous les marins du Jean-Bart étaient péris en combattant, et que le reste avait succombé à la nage.

MARGUERITE.

Je sais tout cela... mais je n'ai vu nulle part le nom de Pierre... et dans un pareil doute...

TIENNETTE.

En admettant qu'il ait réchappé, fallait écrire...

GOUJU.

Certainement... Et puis, on ne peut pas l'attendre comme ça éternellement, ce monsieur.

BENOIT.

Surtout quand on l'a déjà attendu six ans de son vivant, et un an après sa mort...

GOUJU.

Et surtout, surtout, quand le mariage des autres dépend de votre bonheur.

BENOIT.

Et puis, qu'est-ce qu'il vous rapportera de l'armée?... des rhumatismes dans les jambes.

GOUJU.

Ou son nez gelé en Russie.

BENOIT. *Il passe.* **

Tandis que moi, j'ai de bons bras pour travailler, et trois mille francs dans ce vieux portefeuille... (*Il le montre.*) Trois mille francs pour les dépenser, si c'est votre fantaisie...

GOUJU.

Ou pour nous doter, si c'est vot' fantaisie.

* T. M. G. B.

** T. M. B. G.

TIENNETTE.

Allons, Marguerite, un bon mouvement...

BENOIT.

Je serai si heureux !

GOUJU. *Il passe.* *

Nous serons si heureux !

TIENNETTE.

Je serai si contente !

GOUJU.

Nous serons si contents !

MARGUERITE.

Vous savez bien, Benoit... (*Lui tendant la main.*) vous savez bien que si l'un de mes deux futurs me fait peur, ce n'est pas celui qui est près de moi...

BENOIT.

Dites donc oui, alors...

TOUS.

Eh ! oui, dites-le, dites-le...

MARGUERITE.

Eh bien !... oui.

TOUS.

Ah !... **

MARGUERITE.

Dans un mois ou deux...

BENOIT.

Dans un mois ? merci !... pour que vous alliez encore vous dédire au bon moment... comme les trois dernières fois !... Non pas !... tout de suite, sur-le-champ... aujourd'hui même !

GOUJU et TIENNETTE.

Oui ! tout de suite ! tout de suite !

* G. T. M. B.

** T. G. M. B.

BENOIT.

Je cours chez le notaire!... (*Il remonte.*)

GOUJU.

Moi, chez les amis!... (*Il remonte.*)

TIENNETTE.

Et moi, à la toilette de la mariée!... (*Elle remonte.*)

MARGUERITE.

Mais!...

TIENNETTE.

Oh! il n'y a pas de mais!... Tout est prêt depuis six mois... (*Ouvrant l'armoire.*) Voici la robe.

GOUJU, ouvrant la commode.

Et voici le bouquet.

TIENNETTE.

Sauvez-vous donc!... v'là déjà deux minutes de perdues.

ENSEMBLE.*AIR du Mousquetaire gris.*

BENOIT et GOUJU.

Nous allons réunir
Tous les gens du village :
Un jour de mariage
Est un jour de plaisir.

MARGUERITE.

Ils s'en vont réunir
Tous les gens du village ;
Mais à ce mariage
Je voudrais réfléchir.

TIENNETTE.

Tâchez de réunir
Tous les gens du village :
Un jour de mariage
Est un jour de plaisir.

(Gouju et Benoit sortent en courant)

SCÈNE IV.**TIENNETTE, MARGUERITE.**

TIENNETTE, allant de l'armoire à la commode, de la commode à l'armoire, et en tirant les objets qu'elle désigne.

La robe... le bouquet... est-ce tout?... Ah! et la cou-

ronne que j'oubliais... Tout est prêt... Maintenant, Marguerite... (*Elle commence à la déshabiller.*) *

MARGUERITE.

Mais, Tiennette, ai-je bien le droit de disposer de moi?

TIENNETTE.

Voyons!... Aimes-tu mon oncle Benoît?

MARGUERITE.

Oui!... Mais c'est une affaire si grave que de s'enchaîner pour toujours...

TIENNETTE, *l'habillant.*

Si on peut dire des choses pareilles!... Je vous demande un peu ce qu'il y a de terrible à se faire belle comme une sainte Vierge, et à rendre tout le monde heureux.

MARGUERITE.

Benoît m'aime sincèrement, n'est-ce pas?

TIENNETTE.

Lui?... Tu oublies donc que c'est la troisième fois qu'il revient à la charge, sans se rebuter de rien... c'est-y pas de l'amour, ça?...

MARGUERITE.

Pourtant...

TIENNETTE.

Tiens!... voilà quelqu'un qui t'en dira plus long que moi, là-dessus... regarde... (*Elle conduit Marguerite devant le miroir.*) Crois-tu qu'on puisse s'empêcher d'aimer un amour de femme comme toi? Tu souris, coquette; et tu n'oses pas dire non...

L'orchestre joue en sourdine l'air du Soleil de la Bretagne.

MARGUERITE. **

Mais le serment que j'ai fait à Pierre!... s'il revenait

* T. M. ** M. T.

un jour !... il est si violent, si emporté !... Il me semble le voir ; il me semble entendre sa voix qui m'accuse, qui me menace... Ah ! vois-tu... j'en mourrais de frayeur !...

AIR d'Yelva.

Mais c'est en vain que mon âme murmure,
 Chassons au loin ce noir pressentiment :
 Après six ans, je ne suis point parjure,
 Et j'ai le droit d'oublier mon serment.
 Faut-il laisser s'éteindre ma jeunesse
 Dans des soupirs et des pleurs superflus...
 C'est aux vivans que l'on doit sa tendresse,
 Et ses regrets à ceux qui ne sont plus !...
 A mon mari je donne ma tendresse,
 Et mes regrets à Pierre qui n'est plus.

PIERRE, *de la coulisse.*

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE.

Grand Dieu !... cette voix !...

PIERRE, *même jeu.*

C'est moi ! c'est Pierre !...

MARGUERITE.

Ciel... c'est lui !

PIERRE, *entrant.*

Marguerite !... (*Il l'embrasse.*) *

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIERRE, *portant l'uniforme des marins de la garde.*

TIENNETTE.

Pierre Valin !

MARGUERITE, *altérée.*

Pierre !

* T. M. P.

PIERRE.

Enfin ! je revois mon pays, mes amis, ma fiancée !...

MARGUERITE.

C'est Pierre !

PIERRE.

Oui ! c'est Pierre !... ce gueux, ce brigand, ce vaurien de Pierre... qui vient de pleurer pour la première fois de sa vie... c'est-à-dire, non... la première fois, c'était quand j'ai appris que ta pauvre mère... (*Il montre le ciel.*) Ah ! non, au fait... c'était quand je suis parti d'ici... Enfin, ça fait trois fois... en vingt-six ans, c'est pas de trop... Mais c'est fini... je ris, je chante, en attendant que je danse... car on dansera à not' noce.

MARGUERITE.

A notre noce !

PIERRE.

Parbleu !... (*Avec force.*) Ah ! mon Dieu ! est-ce que tu n'aimerais pas la danse ?

MARGUERITE.

Moi ?... oui... non... (*A Tiennette.*) Oh ! comment lui apprendre ?...

PIERRE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc à causer tout bas avec cette petite ?... * Tiens ! je la reconnais... c'est Tiennette. Bonjour, Tiennette... (*Leur prenant les bras à toutes deux.*) Vous parlez de moi, pas vrai ?... Dites donc... comment que vous me trouvez, hein ?

MARGUERITE.

Mais... très-bien.

TIENNETTE.

Oh ! oui... très-bien ! très-bien !

* T P. M.

PIERRE.

Oui... eh bien! tant mieux!... J'avais peur d'être laid... oh! mais, laid comme un Limousin.

MARGUERITE.

Vous!

TIENNETTE.

Qu'est-ce qui vous faisait donc craindre ça?

PIERRE.

C'est une idée comme ça que nous avons de nous dans les marins de la garde... Dès qu'ils nous apercevaient, les Prussiens, les Russiens ou les Autrichiens se mettaient à courir comme des lapins... ce qui fait que nous disions : « Nous ne sommes pas jolis, ça leur fait peur. »

TIENNETTE.

Bah! c'est pas ça qui les faisaient sauver.

PIERRE.

Tu crois, petite?... Et toi, Marguerite?... (*La regardant.*) Oh! mais, vous non plus vous n'êtes pas enlaidie... comme t'es gentille, Marguerite!... Et dire que c'est pour moi... pour moi!... Tiens, t'es trop gentille... je peux pas y croire.

TIENNETTE.

Dame, après une si longue absence, elle aurait pu...

PIERRE, *brutalement.*

Quoi?... quoi?... quoi?... voyons, qu'est-ce qu'elle aurait pu?

TIENNETTE, *effrayée.*

Rien... je voulais dire...

MARGUERITE.

Tiennette demandait ce que vous auriez pensé si, ne vous voyant pas revenir, je m'étais engagée à...

PIERRE.

A un autre?., Oh! c'est bien simple... je l'aurais tué... je t'aurais tuée... et je m'aurais tué!... voilà!

MARGUERITE.

Tué!...

PIERRE,

Mais il n'y avait pas de danger... tu m'attendais... et comme tu as reçu ma lettre... (*Il ôte son sac.*) *

MARGUERITE.

Votre lettre!

PIERRE.

Oui, ma lettre... aussi c'est pour moi que tu t'es faite si brave... c'est pour moi que t'as mis cette forte robe qui te donne l'air d'une mariée.

TIENNETTE et MARGUERITE.

D'une mariée.

PIERRE.

Tiens, ce mot-là vous a frappées toutes les deux... pourquoi cela?

MARGUERITE.

C'est que... **

PIERRE.

Attends, attends... v'là une idée qui me pousse... Ah! saprelotte, la belle idée!... Marguerite, est-ce que tu te serais dit : Y a bien longtemps que ce pauvre Pierre m'adore, y a bien longtemps qu'il attend ce bonheur-là?... je ne veux pas le faire languir un jour de plus. Marguerite, est-ce que tu t'es dit ça, dis?

MARGUERITE, avec effroi.

Moi!... (*A part.*) O mon Dieu! mon Dieu! que répondre?

* P. T. M.

** T. P. M.

PIERRE.

Oui, oui... j'en suis sûr ; et la preuve... (*Prenant le bouquet de mariée qui est sur la table.*) * Tiens, la preuve... la v'là, la v'là.

Air de Périnette. (La propriété, c'est le vol.)

Ce bouquet frais et coquet,
 Je le garderai, ma chère ;
 Oui, pendant ma vie entière,
 Car, vois-tu bien, ce bouquet,
 C'est ton amour, c'est ton âme ;
 Ce bouquet, c'est ton honneur,
 Le doux aveu de la flamme ;
 Ce bouquet, c'est mon bonheur...
 Et ce bouquet, ma mignonne,
 Je le garderai toujours
 Au près de ta blanche couronne,
 Gages chéris de nos amours.

MARGUERITE, *bas.*

Comment parler maintenant ? j'avais plus de courage, quand il me disait qu'il m'aurait tuée.

PIERRE.

Marguerite, faut que je le place moi-même à ta ceinture.

MARGUERITE.

Vous ?

PIERRE, *bas.*

Puisque c'est moi qui dois l'ôter... (*Attachant le bouquet.*) Et la couronne, le chapeau de la mariée, comme ça s'appelle... donne-moi-le, Tiennette, donne donc !

MARGUERITE, *se laissant tomber dans un fauteuil.*

Je me sens mourir. **

* T. M. P.

** P. M. T.

PIERRE, *plaçant le chapeau.*

Maintenant il ne manquerait plus que les amis et le notaire.

MARGUERITE, *avec effroi, se levant.*

Mon Dieu!... (*Bas.*) Ils vont venir... (*A Tiennette.*)
Va, cours, empêche-les...

Tiennette va pour sortir. — Bruit au dehors. — Chœur en sourdine.

PIERRE, *allant au fond.*

Bon! ce sont eux, c'est comme un rêve! Marguerite! tout ce que je désire, tout ce que je demande... Ah! il n'y a qu'une femme pour avoir de ces idées-là...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PAYSANS, PAYSANNES, JEAN GOUJU.

CHŒUR.

AIR : *Vieillissons sans regret.*

Cœurs heureux,
Fronts joyeux,
Pour la fête
Qui s'apprête,
Apportons
Nos chansons
Et nos rigodons!

PIERRE.*

Mes amis, mes chers amis.

TOUS.

Pierre Valin!

PIERRE.

Quel bonheur!

GOUJU, *du fond.*

V'là M. le maire! v'là M. le notaire!... (*Ils entrent.*)

* P. M. T.

PIERRE va à leur rencontre et leur serre la main.

Bonjour, M. le maire ! bonjour, M. le notaire ! je suis si heureux que je vous trouve jolis.

TOUS.

Le marié?... le marié?...

PIERRE, se désignant.

Le marié?... Parbleu !... le marié... le voilà... le...

GOUJU.

Eh ! oui ! le voilà ! le voilà !...

Benoît entre en habit de noce, bouquet au côté.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BENOÎT.

Pierre se retourne et se trouve face à face avec Benoît.

PIERRE.*

Benoît !

BENOÎT.

Pierre Valin !

PIERRE, à Gouju.

Qu'est-ce que tu dis donc, toi?... Le marié... lui ! le m... allons donc ! Non, c'est impossible !... (*Se retournant vers Marguerite.*)* N'est-ce pas que c'est un mensonge, Marguerite?... n'est-ce pas que tu n'as pas oublié ta promesse?... n'est-ce pas que tu n'as pas voulu me faire mourir de chagrin?... Rien?... Mais, réponds-moi ; réponds-moi donc !... Rien !... rien encore !... et c'est moi qui ai attaché ce bouquet-là pour un autre, (*Il l'arrache et le garde dans sa main.*) c'est affreux !...

Il le cache sous son habit.

MARGUERITE.

Ah !... (*Elle tombe dans les bras de Tiennette.*)

* G. P. B. M. T.

** G. B. P. M. T.

LE PETIT PIERRE.

PIERRE.

Aïr du *Naufrage de la Méduse*.

Otez-la de mes yeux,
 Son aspect me rend furieux ;
 Je crains dans ma douleur,
 De n'écouter que ma fureur !

CŒUR.

Otez-la de ses yeux,
 Son aspect le rend furieux ;
 Je crains dans sa douleur
 Qu'il n'écoute que sa fureur !

PIERRE.

Quand je reviens plein de joie et d'ivresse
 Mettre à ses pieds mon cœur et ma tendresse,
 Le sort cruel
 Me la montre au pied de l'autel !
 Et mon amour
 Sera payé d'un tel retour.

(Il s'avance sur elle.)

Reprise.

PIERRE.

Otez-la de mes yeux, etc.

TOUS.

Otez-la de ses yeux, etc.

(On entoure Marguerite et on l'emène, à demi évanouie, dans la chambre de droite. Pierre prend son chapeau, et sort avec colère. Tiennette et les jeunes filles sortent à la suite de Marguerite. Les paysans sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

GOUJU, BENOIT, puis TIENNETTE.

GOUJU, tombant sur une chose à droite.*

Patatras!... v'là encore mon mariage flambé!...

* B. G.

BENOIT, *s'asseyant.*

Eh bien ! et le mien donc?... si tu crois que le retour de ce pélican-là arrange mes affaires.

GOUJU, *pleurant.*

Le vôtre, bourgeois!... ah ! c'est pas ça qui m'inquiète; y ne se fera pas, je m'en console... mais c'est le mien... c'est le mien qui me désespère !

BENOIT.

Marguerite sera malheureuse avec lui.

GOUJU.

Tiennette sera bien malheureuse sans moi !

BENOIT, *se levant.*

J'ai cru qu'il allait tout avaler ! quel petit chien de mer... quel phoque !... c'est un phoque.

GOUJU, *se levant.*

Un vrai phoque... pauvre Marguerite!... il la battra.

BENOIT.

Tous les mois.

GOUJU.

Tous les jours.

BENOIT.

Il l'a déjà battue !

GOUJU.

Vous croyez?...

BENOIT.

Il me semble que oui.

GOUJU.

A moi aussi!... (*Tiennette rentre par la droite.*) Eh bien ?

TIENNETTE.*

Elle va mieux... mais elle pleure à fendre l'âme... elle dit : J'ai promis, j'ai juré ; et une honnête fille n'a que sa parole.

* B. T. G.

BENOIT.

Des bêtises... ah! ben, si on tenait toutes les promesses qu'on fait!

TIENNETTE.

Enfin, c'est son idée comme ça... à c'te fille.

BENOIT. *

C'est une idée absurde... ça n'a pas d'exemple. D'ailleurs, c'est moi, moi seul qu'elle aime... et quant à sa promesse, nous la déciderons bien à ne pas la tenir.

GOUJU.

Mais par quel moyen?...

BENOIT.

En lui prouvant que ce mariage la rendrait malheureuse; en lui montrant la brutalité, l'affreux caractère de ce Valin.

GOUJU.

C'est ça; vous lui cherchez querelle, il s'emporte... vous l'aguichez encore... il se remporte... vous l'aguichez toujours... il vous casse quelque chose...

BENOIT.

Tu crois?...

GOUJU.

Soyez tranquille, j'en réponds... Alors Marguerite qui vous aime et qui ne le chérit guère, vous idolâtre autant qu'elle l'abomine... et...

BENOIT.

Ton idée me convient... c'est décidé, tu l'aguicheras.

GOUJU.

Moi?...

BENOIT.

C'est ton seul moyen d'obtenir mes bonnes grâces...

* T. B. G.

GOUJU.

Mais il me frappera !...

BENOIT.

S'il te frappe, tu épouseras Tiennette...

GOUJU.

S'il me fait des plaies sur le corps?...

BENOIT.

Tiennette te mettra des cataplasmes.

GOUJU.

Mais s'il me casse les reins ?

BENOIT.

L'amour t'en tiendra lieu...

GOUJU.

Mais...

TIENNETTE, *pleurant*.

Mais, monsieur, il me semble que je vauz bien qu'on reçoive... quéque chose pour moi.

GOUJU.

Quéque chose !... enfin, soit... mais...

BENOIT.

D'ailleurs, il fait peut-être plus d'embarras que de besogne.

GOUJU.

Comme vous !

BENOIT.

Il n'a pas déjà l'air si fort... Un méchant gringalet que je tuerais d'un coup de poing.

GOUJU.

Lui, un gringalet !... Vous, d'un coup de poing ? vous avez donc oublié ?... Au fait, tâtez-en ; vous pourrez nous donner des renseignemens...

BENOIT.

Moi, on dirait que c'est une querelle de jaloux... Et puis, avec moi, il n'oserait pas...

GOUJU, *à part.*

Je sais bien lequel qui n'oserait pas!

BENOIT, *remontant.*

Le voilà!... Ferme... fais-toi cogner comme il faut... s'il te frappe un peu, je te marie; s'il te casse quéque chose... je te dote...

GOUJU.

Il me dote!... Tiennette, choisissez l'objet auquel vous tenez le moins et je le dévoue à la fureur du marin...

BENOIT.

Attention!...

Au moment où Pierre entre, Benoit se glisse furtivement derrière lui et disparaît.

SCÈNE IX.

TIENNETTE, GOUJU, PIERRE.

PIERRE, *descendant le théâtre, à lui-même.* *

Le sergent Simon me disait souvent : Petit Pierre, quand tu te croiras insulté, fume toujours une pipe entre l'injure et la vengeance... ça te donnera le temps de voir les choses comme il faut. — J'ai fumé une pipe, et je me crois calmé!

TIENNETTE, *poussant Gouju.*

Allons donc!

GOUJU.

Il cause tout seul, je ne peux pas le déranger.

TIENNETTE.

Il a fini; allons... oh!

GOUJU.

Mais...

TIENNETTE.

Encore!

* P. G. T.

GOUJU.

On y va... (*A Pierre.*) Ah ! vous v'là, vous ?

PIERRE.

Oui, jeune icoglan, me voilà !

GOUJU.

Dites donc, vous ! quéque ça veut dire, icoglan ?

PIERRE.

C'est un oiseau d'Égypte.

GOUJU.

Vous avez été en Égypte?...

PIERRE.

Un peu ! même que j'ai vu les Pyramides ; un monument qui a 40 siècles de haut, comme disait l'empereur.

GOUJU.

Ah ! vous avez été en Égypte ? Eh ben ! vous auriez aussi bien fait d'y rester, en Égypte.

PIERRE.

Nom d'une pipe ! ... (*Il lève la main.*)

GOUJU, à part.

Allons donc !

PIERRE, la laissant retomber.

Mais... c'est pas à toi que j'ai affaire.

GOUJU, à Tiennette.

Comment, rien !

TIENNETTE.

Recommence... tu ne l'as pas agriché assez.

GOUJU. *

J'vas essayer... (*A Pierre.*) Oh ! que oui, qu'on se serait bien passé de vous ici !... un trouble-fête, un bandeau de discorde... un chien dans une béquille... na.

* G. T. P.

PIERRE.

Ah! mais... jeune pékin...

GOUJU.

J'crois qu'il se monte... Pékin, soit; mais je me préfère à un cachalot de votre espèce?... (*Il tend le dos.*)

PIERRE, *vivement.*

Tu as dit?...

GOUJU, *vite, tendant toujours le dos.*

J'ai dit : Cachalot, phoque et homard, na!

PIERRE, *levant la main.*

Crrré mille!

GOUJU, *à part.*

Allons donc!

PIERRE.

Mais ce n'est pas à toi que j'ai affaire...

Il marche à grands pas.

GOUJU, *se retournant avec précaution.*

Il ne me cogne pas... il a peur... (*Avec dédain.*) Oh! il a peur de moi!... (*Avec mépris.*) de moi!

MARGUERITE, *entrant par la droite.* *

Allons, mon parti est pris.

PIERRE, *apercevant Marguerite.*

Ah! enfin!

MARGUERITE.

Tiennette, Gouju, laissez-moi, j'ai à parler à monsieur.

PIERRE, *se frottant les mains avec colère.*

C'est ça, allez-vous-en, allez-vous-en.

TIENNETTE, *bas.*

Tu vas rester seule avec lui?

GOUJU, *avec mépris.*

Oh! il n'y a pas de danger, allez... (*Regardant Pierre sous le nez.*) Y a pas de danger, peuh!

* P. M. G. T.

PIERRE, *levant la main.*

Crrré!

GOUJU, *tendant le dos.*

Allons donc! je vas donc recevoir ma danse!

PIERRE, *le prenant par la main et le conduisant à la porte, avec douceur.*

Va, mon ami, et bénis le sergent Simon.

GOUJU.

Rien de rien... je suis volé...

Tiennette et Gouju sortent par le fond.

SCÈNE II.

MARGUERITE et PIERRE.

PIERRE, *avec force.* *

Ah! à nous deux, maintenant, la belle!

MARGUERITE.

Soit! à nous deux, monsieur... seulement, je vous prévien que vous ne me ferez pas peur.

PIERRE.

Vraiment!

MARGUERITE.

Oh! c'est que je ne suis plus la petite fille que vous faisiez trembler il y a sept ans... et si vous n'êtes pas endurant... je vous avertis que je ne suis pas endurante non plus.

PIERRE.

Eh bien! tant mieux; j'aime qu'on me tienne tête, moi... c'est comme à l'armée, n'y a rien d'embêtant comme de voir toujours l'ennemi qui se sauve.

MARGUERITE.

Asseyez-vous donc, M. Pierre, et écoutez-moi...

Elle s'assied.

* M. P.

PIERRE, *s'asseyant et à part.*

Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me conter...

MARGUERITE.

J'ai trois choses à vous dire, monsieur, mais promettons-nous d'abord de rester calmes tous les deux.

PIERRE.

Allez, je le promets.

MARGUERITE.

Et moi aussi.

PIERRE.

Vous dites donc que ces trois choses...

MARGUERITE.

La première, c'est qu'après ce que vous avez fait pour nous, je n'ai jamais eu l'intention de manquer à ma promesse.

PIERRE.

Vous, c'est pas vrai... vous mentez !

MARGUERITE.

Par exemple !

PIERRE.

Ça m'a échappé.

MARGUERITE, *se levant.*

Apprenez que je n'ai jamais menti, monsieur.... la preuve...

PIERRE.

La preuve, c'est que vous en épousiez un autre...

MARGUERITE, *se rasseyant.*

Parce qu'on vous croyait mort, monsieur.

PIERRE.

Allons donc... et ma lettre ?

MARGUERITE.

Je n'en ai jamais reçu !

PIERRE.

Parbleu! une lettre qui gêne, ça se jette au feu, et c'est fini : vous l'avez jetée au feu...

MARGUERITE, *se levant.*

Moi? vous mentez, monsieur!

PIERRE, *même jeu.*

Je mens, moi? mille tonnerres!

MARGUERITE, *avec colère.*

Oh! je vous ai dit que vous ne me feriez pas peur.

PIERRE, *se montant.*

C'est possible ; je saurai du moins vous faire taire.

MARGUERITE.

Me faire taire? c'est ce que nous verrons!

PIERRE.

Eh bien ! vous le verrez !

MARGUERITE.

Oh! non, non, non.

PIERRE.

Oh! si! si! si!... (*Se calmant tout-à-coup et la regardant.*) Elle est gentille comme ça!

MARGUERITE, *baissant les yeux.*

Mais nous étions convenus de rester calmes.

PIERRE.

Eh bien! est-ce que nous ne sommes pas?... C'est juste ! Je me croyais calme.

MARGUERITE, *se rasseyant.*

Asseyez-vous donc, monsieur; j'ai encore deux choses à vous dire.

PIERRE, *se rasseyant.*

Allez, je suis calme.

MARGUERITE.

J'en épousais un autre, parce que je vous croyais

mort ; mais je suis une honnête fille, et quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis prête à vous épouser.

PIERRE.

Plait-il ? m'épouser... vous m'épou... excusez... : répétez donc, s'il vous plaît ?

MARGUERITE, *se levant*.

Je dis que je serai votre femme, si vous l'exigez...

PIERRE.

Mais je l'exige... je l'exige à l'instant.

MARGUERITE.

Malgré mes emportemens... ma colère...

PIERRE.

J'ai de la douceur pour nous deux... et j'exige toujours.

MARGUERITE, *froidement*.

Malgré... la troisième chose... que j'ai à vous dire.

PIERRE.

La troisième chose... c'est...

MARGUERITE.

C'est que je ne vous aime pas... et que j'en aime un autre.

PIERRE, *avec colère*.

Un autre !

MARGUERITE.

Et que si vous me forcez d'être votre femme, c'est encore lui que j'aimerai.

PIERRE.

Et vous osez me dire ça en face !

MARGUERITE.

C'est vous qui l'aurez voulu, car j'aurai fait mon devoir en vous avertissant.

PIERRE, *s'emportant peu à peu*.

Mais votre Benoit est un pékin qui ne vaut pas trois coups de sabre...

* P. M.

MARGUERITE.

Benoît est un honnête homme qui m'aime et qui m'estime.

PIERRE, *avec force.*

Mais je le tuerai demain matin, vot' Benoît.

MARGUERITE, *s'emportant.*

Mais je ne vous en aimerai pas davantage.

PIERRE, *approchant son visage du sien.*

Mais je vous défendrai de penser à lui, moi !

MARGUERITE, *même jeu.*

Mais je ne vous obéirai pas, moi.

PIERRE, *même jeu.*

Mais je vous y forcerai... *(Il lui prend les mains.)*

MARGUERITE.

Mais je vous en défie !

PIERRE, *lui secouant le bras.*

Toi !

MARGUERITE, *crie.*

Ah !

PIERRE.

Je t'ai fait mal ?

MARGUERITE.

Oh ! ce n'est rien, monsieur !

PIERRE.

Si, je t'ai fait mal. *(A part.)* Je l'ai menacée... Je l'ai frappée... Elle !... une femme ! oh ! c'est lâche ! c'est lâche ! feignant que je suis !... *(Il tombe sur une chaise et sanglote.)*

MARGUERITE.

Il pleure !... Pierre !

PIERRE.

Pardonnez-moi ! pardonnez-moi, Marguerite !

MARGUERITE, *à part.*

Pauvre garçon!... (*Haut.*) Remettez-vous... après tout, c'est un avant-goût de notre ménage futur... ça m'habitue.

PIERRE.

Notre ménage! non, non, ne parlons plus de ça... si vous l'aimez, lui, c'est qu'il n'est ni violent ni brutal... (*Se levant.*) Il ne vous aime peut-être pas autant que moi; mais il vous rendra plus heureuse.

AIR de pauvre Jacques.

Tout est fini, j'vous rends votre promesse,
Car je l'vois bien, je n'suis pas dign' de vous;
Rêves d'amour, de joie et de tendresse,
Envolez-vous, hélas! envolez-vous.

(Il sort par la porte de gauche.)

SCENE XI.

MARGUERITE, puis BENOIT.

MARGUERITE, *seule.*

Il consent à ce mariage, il me le propose, et pourtant il avait l'air bien triste... bien accablé... Pauvre Pierre... ça m'a fait mal de le voir pleurer... (*Avec étonnement.*) Ça m'a fait mal de le voir partir.

BENOIT, *entrant.*

Eh bien! est-ce fini?

MARGUERITE, *avec vivacité.**

Oui! oui, tout doit être fini entre lui et moi! Et pour commencer, il faut lui rendre son argent.

BENOIT.

C'est ça, il faut lui rendre son argent... rendez l'argent.

* M. B.

MARGUERITE.

Donnez-le-moi, Benoît, et je vais tout de suite...

BENOIT.

Que je vous le donne, moi ?

MARGUERITE.

Sans doute.

BENOIT.

Que je vous le donne... pour lui !

MARGUERITE.

Vous hésitez ?

BENOIT, *hésitant*.

Non, je... je n'hésite pas... mais... mais je réfléchis.

MARGUERITE.

Oh ! vous ne m'aimez pas, monsieur !

BENOIT, *vivement*.

Je ne vous aime pas... moi ! moi qui donnerais ma vie, mon sang, oui' (*Tirant un billet de son portefeuille.*) Tenez, voilà les cinq cents francs ; et qu'il n'en soit plus question.

MARGUERITE.

Cinq cents francs... mais, monsieur, c'est...

BENOIT.

Non, non, je me trompe ; en voilà mille ; mais qu'il parte ! et n'en parlons plus !

MARGUERITE.

Mais vous savez bien que c'est pour nous donner quinze cents francs qu'il s'est vendu !

BENOIT.

Quinze cents francs ! c'est pas vrai ! c'est impossible ! on n'a jamais donné une si grosse somme d'un si petit homme que ça.

MARGUERITE.

Assez, assez, monsieur... gardez votre argent, car ce n'est pas lui, c'est moi que vous marchandez ici.

BENOIT.

Vous marchander!... mais donnez-lui tout... (*Il lui présente un troisième billet et met le portefeuille dans sa poche.*) Tout! tout! je ne veux que toi, Marguerite!...

Il veut lui prendre la taille.

MARGUERITE, *le repoussant doucement.*

C'est bien! c'est bien!... laissez-moi lui parler.

BENOIT.

C'est ça, parlez-lui, payez-le et renvoyez-le! Saprotte! je ne l'aimais guère, mais à présent je le déteste quinze cents fois plus!... (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, puis PIERRE, puis GOUJU.

MARGUERITE, *baissant la tête.*

Il a hésité... (*Un temps.*) Pierre n'a pas balancé, lui, et pourtant, en échange de cette somme, c'était sa vie, sa jeunesse, sa liberté qu'il vendait... c'était...

PIERRE, *paraissant très-calme.**

Je viens encore de refumer une pipe, et je suis recal-mé... (*Haut.*) C'est moi, mamzelle Marguerite, moi qui viens vous faire mes adieux.

MARGUERITE.

Vos adieux!

GOUJU, entrant de l'autre côté et s'approchant doucement de Marguerite.

Me v'là, cousine; je viens pour vous défendre, en cas de malheur...

MARGUERITE, *bas.*

Oh! c'était inutile!... (*Haut.*) ** Vous avez bien fait de venir, M. Pierre, car avant de nous séparer pour toujours...

* P. M. ** P. M. G.

PIERRE, *ému.*

Pour toujours ! oui !... (*Il arrange son sac.*)

MARGUERITE.

J'ai d'abord à vous remettre...

PIERRE.

Quoi ?

MARGUERITE.

Une lettre que ma mère vous écrivait en mourant...
et qui est là... (*Elle désigne la table à droite.*)

PIERRE.

Brave femme, celle-là !

MARGUERITE.

Et puis...

PIERRE.

Et puis ?

MARGUERITE.

Et l'argent que vous lui avez prêté...

PIERRE, *s'emportant.*

L'argent !... l'arg... Nom d'un tonnerre !... (*Il serre les poings et Gouju tend le dos.*) Vous avez le front de m'offrir... (*Il s'approche d'elle.*)

MARGUERITE.

Pierre !

PIERRE, *se calmant tout-à-coup.*

Excusez ! j'ai eu tort... je vas fumer une pipe, et il n'y paraîtra plus. (*Il bourre sa pipe et l'allume.*) A présent, vous pouvez aller... v'là ma potion calmante !...

Il fume avec force.

GOUJU.

Comme y va ! comme y va ! C'est pas un tuyau de pipe, c'est un tuyau de poêle.

MARGUERITE.

N'est-il pas naturel, puisqu'il n'y a plus rien de commun entre nous, que je m'acquitte ?

PIERRE, *mâchant sa pipe.*

Oui, mamzelle, c'est tout naturel.

MARGUERITE.

Veillez donc recevoir... (*Elle lui tend les billets.*)

PIERRE, *les prenant brutalement.*

Avec plaisir... avec... Allons, bon ! ma pipe est éteinte.

Il va à la cheminée et rallume sa pipe avec les billets.

GOUJU. *Il passe.* *

Mais vous brûlez les...

MARGUERITE.

Que faites-vous ?

PIERRE.

Quoi donc?... C'est-il pas du papier ? Oh ! rassurez-vous... vous n'en êtes pas moins libérée vis-à-vis de moi... et si vous voulez un reçu ?...

MARGUERITE.

Pierre !

PIERRE.

Il est vrai que je n'en ai pas demandé à vot' bonne femme de mère... C'est qu'aussi c'était pas un prêt que je lui faisais, moi, pauvre vieille !... Elle savait bien qu'une bonne action ne se paie pas... Ah ! elle ne se croirait pas quitte envers moi, elle ! Elle compterait pour quelque chose mes sept années d'exil, de coups de garçette et de coups de canon... Elle se dirait : Ce pauvre Pierre, il l'aimait bien, puisqu'il a quitté pour elle son village, ses parens, ses amis, tout, tout enfin !... Mais vous, c'est pas votre manière de voir... Je reviens, vous me rendez mon argent et nous sommes quittes, nous sommes quittes !

MARGUERITE, *très-émue.*

Pierre, croyez bien...

* G. M. P.

PIERRE.

Ah ! c'est égal, je me serais bien attendu à tout, mais pas à ça...

Il jette sa pipe loin de lui et tombe assis devant la table la tête dans ses mains.

GOUJU, *ému*.

Il me fait de la peine, c't'homme ; j'suis fâché de l'avoir appelé phoque !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TIENNETTE.

MARGUERITE. *

Que me veux-tu?... laisse-moi ! va-t'en !

TIENNETTE.

Mais c'est...

MARGUERITE.

Voyons, quoi?... parle !

TIENNETTE, *bas*.

C'est une lettre qui vient de l'armée.

MARGUERITE, *bas*.

De l'armée?... la sienne, sans doute... donne...

Elle la prend et s'assied de l'autre côté du théâtre.

TIENNETTE, *bas à Gouju*.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

GOUJU.

Y a qu'il paraît que c'est pas un phoque.

MARGUERITE, *lisant*.

« Des pontons ! »

GOUJU et TIENNETTE, *avec effroi*.

Des pontons !... Oh ! lis !...

Ils se serrent contre Marguerite, l'un à droite, l'autre à gauche.

* G. M. T. P., à la table.

MARGUERITE, lisant à voix basse. — *Musique en sourdine.*

« Ma bonne Marguerite, je t'aurais bien écrit plus tôt, mais faut te dire que le sabre d'un Anglais avait fraternisé avec ma main droite; mais ne t'inquiète pas, Marguerite, ça va mieux. » **Pauvre Pierre!** « C'est pas tout; j'avais aussi dans l'estomac un fer de pique, qui ne voulait pas s'en aller. »

GOUJU.

Oh!

MARGUERITE.

« Mais, sois tranquille, Marguerite, je crois que j'en reviendrai. »

TIENNETTE, pleurant.

Brave homme, va!

MARGUERITE.

« Pour le quart d'heure, nous sommes sur les pontons où on nous donne à manger quand on y pense, et on n'y pense jamais... mais on nous donne des coups de canne quand l'idée en vient... et l'idée en vient toujours. » (*Elle s'arrête pour essayer une larme.*)

GOUJU.

Et dire qu'il a eu la bonté de ne pas me casser...

MARGUERITE.

« A ça près je ne me porte pas mal, mais je m'ennuie de toi, Marguerite, oh! je m'ennuie bien!... » (*Elle essuie une larme.*) « *Post scriptum.* Marguerite, je vas finir ma lettre... encore plus gaiement que je ne l'ai commencé, car j'apprends à la minute... qu'on vient de régler l'échange des prisonniers... j'embarque demain. A bientôt, Marguerite... J'ai bien souffert, va! mais pour tout ça tu m'aimeras sur terre, et ta bonne vieille mère me bénira de là-haut. Ton matelot, **Pierre Valin!** » (*Elle essuie ses larmes, va droit à Pierre et se met à ge-*

noux devant lui en lui baisant les mains.) * Pierre! Pierre! tu vois bien que je n'avais pas reçu ta lettre.

PIERRE, se levant.

Marguerite!

AIR : *Soldat français.*

A mes genoux ? .. Relève toi !
 Quoi ! Marguerite à genoux devant Pierre ?
 Tes yeux en pleurs restent tournés vers moi,
 Et je n'y vois ni crainte, ni colère !...
 Voilà que j'm'embrouille dans tout ça !
 Je ne sais plus ce que j'ressens moi-même ;
 Mais ma main tremble, mon cœur bat,
 Et quelque chose me dit là
 Que tu m'aimes autant que je t'aime,
 Oui, tu m'aimes autant que je t'aime.

(Il la presse sur son cœur.)

GOUJU, pleurant.

Sacrebleu !... (*Criant.*) Vive l'empereur !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BENOIT.

BENOIT.

Hein?... qu'est-ce que je vois?... Il l'embrasse!...
 Elle l'embrasse!... Ils s'embrassent!

PIERRE.**

C'est bon, je sais ce que je te dois pour ça... nous nous battons, voilà.

BENOIT.

Me battre... me battre... si c'est pour ça que j'ai donné quinze cents francs...

TIENNETTE.

C'est bon ! on vous les rendra, vos quinze cents francs.

* G. T. M. P.

** T. G. B. M. P.

PIERRE et MARGUERITE, avec effroi.

Les rendre ?

GOUJU, ramassant la cendre des billets.

Il n'en reste pas pour beaucoup d'argent.

BENOIT, à part.

Comment ! il a brûlé... (*Se redressant.*) Ah ! ah ! ah !
ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! oui, je cousens à me battre.

PIERRE.

Vraiment ?

GOUJU.

Ah ! ah !

BENOIT.

Je consens à renoncer à Marguerite.

TOUS.

Ah !

BENOIT.

Dès qu'on m'aura rendu mon argent !

PIERRE.

Comment, misérable !

BENOIT.

Pardon ! est-ce que vous auriez l'intention d'épouser
ma fiancée et de garder mon argent pour dot ?

MARGUERITE, bas.

Oh ! qu'avez-vous fait, Pierre ?

PIERRE.

Je suis un animal, mais je le tuerai !

BENOIT.

Je vous ai dit que j'étais prêt... dès que vous aurez
rendu l'argent.

PIERRE, regardant la cendre des billets avec désespoir.

Et plus rien ! plus rien !

GOUJU, remuant la cendre.

La Banque de France les trouvera trop défigurés
pour les reprendre.

BENOIT.

Choisissez, M. Pierre... acquittez-vous, ou sinon j'épouse.

PIERRE.

Toi?

BENOIT.

Acquittez-vous, et je me bats!... Ah! c'est que je n'ai pas peur, moi! et tenez, v'là tous ceux du village, ça sera mes témoins.

TOUS.

Ses témoins?

BENOIT.

Par ici, mes amis, par ici!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GENS DU VILLAGE.

CHOEUR.

AIR de la *Sirène*.

Pour leur mariage,
Que tout le village,
Pimpant et joyeux,
Accoure en ces lieux.

BENOIT.

Oui, mes témoins... mes témoins pour un duel.

TOUS.

Un duel!

BENOIT. *

Ou pour mon mariage... (*Se campant devant Pierre.*)
choisissez, monsieur, choisissez!

PIERRE.

Et pas moyen... pas moyen d'en sortir; à moins...
oui, c'est décidé... (*Il va pour sortir.*)

* G. T. B. P. M.

MARGUERITE.

Qu'allez-vous faire?

PIERRE.

Marguerite, je ne te demande pas de m'attendre encore... mais du moins, si tu n'es pas ma femme, tu ne seras pas celle d'un pareil monsieur!

BENOIT, *très-fort*.

Monsieur!

PIERRE.

Hum! si je pouvais te rembourser!... quelle danse! quelle pile! quelle tripotée!...

MARGUERITE.

Mais quel est votre projet?

PIERRE, *bas*.

Je vas me revendre, Marguerite!

MARGUERITE.

Toi!

PIERRE.

Puisque je ne suis bon qu'à ça... allons, il le faut, adieu! adieu, ma pauvre Marguerite! j'avais plus de courage quand c'était pour ta mère!

MARGUERITE.

Ma mère!... (*Prenant un papier dans le tiroir de la table.*) Ah! j'oubliais... ses adieux pour toi... Tiens, Pierre, emporte du moins sa lettre.

PIERRE. *

Ses adieux!... (*Lisant.*) Bonne femme! elle me remercie encore, et pour reconnaître ce que j'ai fait... (*Changent de ton.*) elle a travaillé six années pour refaire les quinze cents francs qui doivent nous servir de dot!

TOUS.

Quinze cents francs!

* G. P. M. T. B.

BENOIT.

Qué... qu'est-ce qu'il dit ?

PIERRE, *tournant le feuillet et sortant trois billets de banque.*

Quinze cents francs, les v'là... (*Il se retourne lentement vers Benoit qui se rapetisse, il s'approche de lui à pas comptés et lui fait danser les billets devant les yeux.*)
Les v'là, tes quinze cents francs, prend-les... mais prends-les donc...

BENOIT. *

Mé... mé... merci... je reçois vos excuses !

PIERRE.

Mes excuses !

BENOIT.

Non... je veux dire que je vous offre... je consens à votre mariage...

PIERRE.

Vous êtes bien bon !

MARGUERITE.

Et à celui de Jean et de Tiennette ?

BENOIT, *tremblant.*

Je consens à tous les mariages !

PIERRE.

Et leur octroyez ceci pour dot ?...

BENOIT.

Et j'oe... (*Se reprenant.*) Permettez... je ne peux pas...

PIERRE.

Alors, il n'y a rien de fait ! et nous allons...

BENOIT. **

Du moment que vous m'en priez...

* G. T. M. P. B.

** M. P. T. B. G.

TIENNETTE *et* GOUJU.

Oh ! mon oncle ! mon bon oncle...

BENOIT, *se débattant contre leurs caresses.*

Assez, assez !

Pierre qui est allé reprendre sur la table le bouquet de marié, le présentant à Marguerite.

AIR de *Périnette.*

Et maintenant, cette fleur,
Permet que ma main l'attache ;
De ton mari c'est la tâche :
Alors je n'aurai plus peur.
Les témoins et le notaire
Vont signer dans un moment.

MARGUERITE.

Vous oubliez le parterre
Dont il nous fait l'agrément.

PIERRE, au public.

Si vous approuvez ma flamme...

MARGUERITE, de même.

Si je suis digne de lui...

PIERRE, de même.

Messieurs, donnez-la-moi pour femme ..

MARGUERITE, de même.

Et donnez-le-moi pour mari.

CHOEUR.

AIR de *Gastibelza.* (Sur le lac azuré.)

Pour ces jeunes amans
Plus d'ennuis, plus de tourmens,
Célébrons le bonheur
Qui leur fait battre le cœur.

F I N.